

# RÉFLEXION

## Spiritualité dans l'action sociale

Darío Mollá SJ

*La rencontre avec le monde des pauvres peut donner vie mais peut aussi détruire. Elle nous transfère dans une terre où l'on souffre les coups les plus rudes de l'oppression et de l'injustice, mais en même temps on y trouve les forces de vie les plus surprenantes. L'approche du pauvre peut faire juger de la qualité d'une personne, d'une institution<sup>1</sup>.*

Ces mots de Benjamín González Buelta, jésuite de longue expérience et de réflexion profonde dans la rencontre avec les pauvres, nous situent immédiatement dans le pourquoi de cette réflexion sur la « spiritualité dans l'action sociale ». La personne qui s'engage elle-même avec honnêteté personnelle dans l'action sociale, dépassant dans son action la frontière du simple « faire » plus ou moins routinier, avec plus ou moins de qualité technique ou professionnelle, est soumise à un choc d'expériences en sens très divers, qui peuvent lui donner vie ou la détruire. Et c'est dans cette alternative que la spiritualité trouve sa place.

L'alternative radicale entre « donner vie et détruire » s'impose à qui entre dans l'action sociale non seulement en référence à sa propre vie personnelle, intérieure, mais aussi dans son action avec les autres et particulièrement si ces autres sont faibles et fragiles. En effet, les interventions délicates demandent des instruments précis, de qualité et des mains expertes pour les manier. Plus la personne ou la réalité sur laquelle on veut intervenir est faible, plus nous devons apporter attention et utiliser les moyens les meilleurs parce que, si nous nous trompons ou si nous intervenons mal, nous pouvons faire beaucoup de mal ; plus la fragilité des personnes que nous approchons est grande, plus le mal risque d'être irréparable. C'est pourquoi, humainement et évangéliquement, il faut pour les pauvres, utiliser ce que l'on a de meilleur, ce qui est de meilleure qualité... L'instrument le plus décisif, dans toute intervention sociale, est la personne qui intervient et pour cela il faut chercher en ceux qui font de l'action sociale, la plus grande qualité personnelle possible.

La spiritualité dans le domaine de l'action sociale a donc comme objectif d'aider ceux qui s'y impliquent à résoudre de façon positive, tant en eux-mêmes que dans leur action, l'alternative entre vie et mort, alternative à laquelle les soumet une approche authentique et honnête du monde du pauvre. D'une part, elle doit donner des clés pour lire, recevoir et manier la propre expérience intérieure, afin de la reconnaître, l'accueillir et prendre en compte son message, l'élaborant de telle façon qu'elle aide à grandir humainement et spirituellement. La spiritualité a aussi comme mission de transformer graduellement ceux qui s'engagent dans l'action sociale afin que, dans leur relation avec les autres ils soient et agissent de telle sorte qu'ils engendrent humanisation, valorisation et vie.

Mais, parlant de spiritualité et action sociale, un autre défi apparaît. Ce n'est pas seulement par le fait qu'une spiritualité appropriée donne qualité humaine et

<sup>1</sup>Benjamín González B. sj, *Formar según San Ignacio en la escuela del pobre*, apport à l'ouvrage collectif *Tradicón ignaciana y solidaridad con los pobres*, Collection Manresa n. 4, Eds. Mensajero-Sal Terrae, 1990, p. 143.

horizon de vie à l'action sociale, qu'elle l'aide ; il faut de plus, faire en sorte que l'action sociale soit en elle-même une authentique expérience spirituelle. Qu'est-ce qui peut faire de l'action sociale une véritable expérience spirituelle ? Quelles notes, quels accents, quelles caractéristiques devrions-nous renforcer dans notre présence dans l'action sociale et y agir de façon qu'elle soit « spirituelle », c'est-à-dire pour que cette action sociale soit en elle-même un lieu de présence et d'action de l'Esprit, soit un espace privilégié pour la rencontre avec Dieu et l'expérience de la Vie ?

***Il faut faire en sorte que l'action sociale soit en elle-même une authentique expérience spirituelle***

Nous soutenons que l'action sociale elle-même non seulement est aidée par l'expérience spirituelle du sujet, mais qu'elle peut être elle-même une authentique et véritable expérience spirituelle. Elle ne l'est pas toujours, ni de façon automatique : cela dépend beaucoup des attitudes profondes avec lesquelles nous y accédons et nous la vivons ; mais si on y parvient, elle peut l'être de manière privilégiée. Si nous pouvons trouver Dieu en toutes choses, comment ne pas le rencontrer et de manière éminente, dans le service des pauvres avec lesquels Il a voulu s'identifier ?

Analysant l'expérience personnelle d'Ignace de Loyola à partir des faits racontés dans son autobiographie, Josep M<sup>a</sup> Rambla expose de quelle façon l'expérience ignatienne de proximité avec les pauvres a été pour lui une expérience spirituelle :

*La richesse avec laquelle se manifeste l'aide du pèlerin envers les pauvres trouve son éclosion dans son propre cœur. Au-delà d'un sentiment humain de compassion ou d'un accomplissement honnête du devoir chrétien et, bien qu'incluant l'un et l'autre, le pèlerin vit son contact avec le pauvre comme une profonde expérience spirituelle. Parce que dans son cœur naissent les motions qui distinguent l'action de l'Esprit du Seigneur dans les personnes qui le cherchent en vérité<sup>2</sup>.*

Deux brèves observations pour terminer cette introduction. Notre attention dans cette réflexion sera centrée sur le sujet de l'action sociale et sur les relations que ce sujet établit ; nous ne toucherons pas d'autres aspects, comme par exemple les tâches sociales que demande une spiritualité basée sur l'évangile de Jésus. En second lieu, il faut noter que nous faisons cette réflexion à partir de ce qu'on pourrait appeler une « sensibilité spirituelle ignatienne », tout en estimant que ce que nous suggérons soit valable de façon plus large. Nous identifierons cinq éléments ou caractéristiques de base de cette spiritualité que nous proposons comme spiritualité « dans l'action sociale ».

### **1. Vivre la vocation à l'action sociale comme un don**

A la XXVIII<sup>ème</sup> Réunion des Évêques et Supérieurs Majeurs d'Euskadi, dans un contexte beaucoup plus ample que cette réflexion, Patxi Alvarez disait :

*Je veux dire que la spiritualité de notre temps consiste à donner un chemin à ces dons, c'est à dire à les accueillir, les aider à se développer et les exprimer. Donc, une spiritualité comme vie dans la dynamique qui nous est donnée par l'Esprit<sup>3</sup>.*

<sup>2</sup>Josep M<sup>a</sup> Rambla sj, *El peregrino con los pobres*, apport à l'ouvrage collectif *Tradición...*, p. 23.

<sup>3</sup>Patxi Alvarez sj, *Acoger el don, impulsar la misión*, apport à la XXVIII<sup>ème</sup> Réunion des Évêques et

Cette citation est d'application immédiate pour ceux qui s'impliquent dans l'action sociale. Beaucoup de personnes qui y travaillent le font à partir d'une réponse très personnelle à un appel intérieur ou extérieur qui les a portées à un engagement. Un engagement qui, peut-être, les a conduites à choisir certaines études plutôt que d'autres, à donner priorité à un travail moins rémunéré ou moins valorisé socialement par rapport à d'autres offrant plus de possibilités, à s'impliquer au-delà des obligations convenues, ou même à prendre certaines options de vie.

S'il en est ainsi, il est très important que cette vocation et cette réponse soient vécues intérieurement comme un don qui nous est fait, avec un profond sentiment de reconnaissance. Car la reconnaissance est la source d'où jaillissent avec spontanéité et abondance, des attitudes si importantes dans la relation avec les personnes, telles la générosité, la joie, l'estime de l'autre, la gratuité, l'inconditionnalité, la persévérance...

Il y a danger si d'emblée nous vivons ou nous nous situons dans l'action sociale, comme des héros, comme des personnes qui sont arrivées là parce que nous avons davantage de mérite ou de sensibilité que les autres ; nous y situer et y vivre comme si nous étions les meilleurs, personnes « exemplaires » au sein d'une société médiocre et ignorant la solidarité. Dit de manière caricaturale, il est dangereux de nous dire à nous-mêmes des choses comme : « qu'est-ce que nous sommes bons et formidables, nous qui nous consacrons au service des pauvres ! » ; « comme ils doivent être contents que quelqu'un d'aussi valable que moi travaille pour eux ! » Certes, peu sont assez stupides pour arriver à exprimer ces réflexions telles qu'elles, mais il est vrai que plus souvent qu'on ne le voudrait on trouve des discours intérieurs de ce type. Discours qui affleurent à l'extérieur par les effets qu'ils produisent.

***Il y a danger si  
d'emblée nous  
nous situons dans  
l'action sociale,  
comme des héros***

Le problème de nous situer ainsi n'est pas seulement un problème d'orgueil ou de suffisance personnelle, il l'est c'est vrai, mais c'est surtout que, à moyen ou long terme cette manière de nous situer a des répercussions très négatives sur notre propre action sociale. A partir de cette manière de nous situer, nous nous sentons le droit d'exiger des autres qu'ils « compensent » en quelque sorte notre engagement : (« comment est-ce possible qu'ils m'aient fait cela à moi, après tout ce que j'ai fait pour eux ! »), nous nous sentons le droit de faire tout type de reproches ou de disqualifications, nous entrons dans une dynamique de recherche de compensations affectives et effectives, nous nous réservons le droit d'abandonner ou de désertir en fonction de nos fatigues ou de nos convenances (« nous sommes arrivés jusqu'ici, et personne ne peut nous demander davantage ! ») etc, etc, etc... En définitive il arrive que ce qui pèse dans nos décisions et nos actions c'est nous-mêmes et non ce qui doit être premier : la pauvreté, la souffrance, la dignité brisée des personnes que nous voulons aider...

Notre appel intérieur au travail avec les pauvres et les victimes de la société est un don ; si nous l'avons reçu et savons l'accueillir, en prendre soin, le faire grandir,

Supérieurs Majeurs d'Euskadi, publié par la CONFER Euskadi sous le titre : *No tengo miedo al nuevo mundo que surge*, Vitoria, 2006, p. 20.

il peut se convertir en l'un des plus grands dons qui puissent nous être donnés dans la vie. Et ce que nous devons sentir, dans le cas où nous l'avons reçu, n'est pas autre chose que de nous considérer comme des privilégiés, comblés par le mystère d'avoir reçu et de continuer à recevoir chaque jour quelque chose de si merveilleux, sans avoir rien fait nous-même pour le recevoir.

La découverte et le fait de vivre la vocation à l'action sociale comme un don est sans aucun doute la tâche d'une vie entière et a également quelque chose à voir avec la maturité personnelle et spirituelle. Il est normal qu'au début les sentiments d'héroïsme, de comparaison avec d'autres, de complaisance en nous-mêmes, non confessés ni explicités ... soient davantage présents et d'une manière particulière si nous entrons jeunes dans le monde de l'action sociale ou si nous le faisons à partir de contextes dans lesquels ces engagements attirent l'attention ou sont exceptionnels. Avec le temps nous laissons mûrir et nous entrons davantage dans la logique du don que dans celle de l'héroïsme personnel ... mais nous devons examiner si effectivement nous avançons sur ce chemin. Parce que, même plus mûrs, nous nous surprendrons de temps à autre avec des retours d'attitudes que nous croyions dépassées.

Dans la vie d'Ignace de Loyola on trouve un fait significatif dans ce sens... Après les nombreuses actions en faveur des pauvres accomplies durant de longues années, arrivé à la maturité spirituelle il continuait à demander « d'être mis » avec le Fils crucifié. Pour Ignace, on ne peut pas être en vérité avec les crucifiés, tant que l'on n'a pas fait l'expérience que l'on « est mis » avec eux, qu'ils nous admettent dans leur compagnie et leur proximité. J'essaie de me mettre près d'eux et un beau jour, je reçois la grâce « d'être mis », « d'être reçu »... et c'est là, la grâce définitive. Pour cela, dans les Exercices, l'identification avec le Christ pauvre et humble est la plus grande grâce qui soit demandée, grâce par laquelle on est rejoint. (*Exercices* n. 147).

De même nous sommes aidés à grandir dans le sens du don de notre vocation sociale par la constatation de tout ce que nous recevons et de tout ce que nous découvrons dans la proximité avec les pauvres. Une constatation qui, pour qu'elle soit réellement une expérience et non simplement un lieu commun idéologique ou une répétition volontariste, demande du temps. Alors on évalue en vérité au-delà du jour après jour et au-delà du quotidien et de l'immédiat... alors oui, nous nous rendons compte et nous pouvons raconter en vérité et venant du cœur, des choses comme celles-ci :

*Dans la culture populaire nous trouvons une solidarité qui fait face aux urgences de chaque jour et qui permet de survivre. Personne ne sait comment circule l'aide discrète qui respecte la dignité blessée de celui qui n'arrive ni à se nourrir, ni à se soigner. Nous trouvons là beaucoup de visages que leur bonté et leur tendresse ont sauvé des coups reçus. La capacité festive surprend dans ces vies sans cesse attaquées. L'humour brise, dans bien des cas, les situations extrêmes. Les coups de l'envie ou de la nature détruisent tout en quelques instants mais, de la racine naît la résistance et la capacité de*

***Pour Ignace, on ne peut pas être en vérité avec les crucifiés, tant que l'on n'a pas fait l'expérience que l'on « est mis » avec eux***

*recommencer de nouveau. Un cyclone détruit toute une culture le matin. Dans la soirée on peut commencer à préparer de nouveau la semence*<sup>4</sup>.

Mais, ce qui confère à notre vocation sociale une portée et une profondeur déterminantes, ce qui la fortifie et la rend solidement stable, c'est quand elle se convertit elle-même en expérience « mystique ». Bien sûr je n'utilise pas le mot mystique dans son sens le plus grossier et déformé, comme l'expérience de quelque chose qui nous transporterait dans un autre monde ; je l'utilise dans son sens le plus profond, véritable, celui qui fait référence à « l'union ». A l'union et à la communion entre personnes, qui à partir d'une mutuelle vie en commun, permettent que se rapprochent leurs sensibilités, leurs désirs, leurs cœurs. L'action sociale devient expérience mystique quand dans notre vie entrent de façon ineffaçable et impérissable, les visages concrets de personnes qui en tant que personnes, au-delà de leur rôle et de leur statut social, ont occupé une place dans notre cœur.

C'est l'expérience d'Ignace, amoureux du Christ « pauvre et humble » et en conséquence, de ses amis les pauvres. Nous ne sommes plus dans la logique de l'accomplissement plus ou moins héroïque, pas non plus seulement dans la logique la plus pure et claire du don : nous avons été au-delà. L'expérience mystique dans l'action sociale a lieu quand l'entrée des pauvres dans notre vie est si intérieure qu'elle nous dépossède, nous libère de nous-mêmes et que nous ne regardons plus avec nos propres yeux, ni n'accordons de valeur seulement avec notre logique, ni n'aimons qu'à partir des affections de notre cœur. Le don s'est fait chair de notre chair et sang de notre sang ; paraphrasant Saint Paul, ce n'est plus moi qui vis, c'est Lui, le « pauvre et humble » et ses amis « les pauvres », qui vivent en moi. Le don se convertit en Eucharistie.

## 2. Etre contemplatifs/contemplatives dans l'agir

Pour synthétiser l'objectif ultime de la spiritualité ignatienne, on a utilisé la formule « être contemplatifs dans l'action ». Mais, bien qu'on l'ait beaucoup utilisée, je crois que l'on a donné à cette expression une portée certainement adéquate, mais très limitée et moins vigoureuse que celle que les textes ignatiens permettent. Le sens premier de l'expression « contempler » se réfère à une manière de prier. Aussi par extension, on parle de « vie contemplative » dans le cas de personnes qui dédient la majeure partie de leur vie à la prière. Mais l'intuition ignatienne est d'appliquer l'adjectif « contemplatif » et la dynamique du « contempler » non seulement à la prière, mais aussi à l'action, à l'activité, au fait de travailler. Etre « contemplatifs/ves » dans la manière d'agir. Je cite ce « lieu » ignatien parce que je crois que cette proposition a un sens et une fécondité énormes dans le cas de l'action sociale. Voyons donc les caractéristiques de base de cet agir « contemplatif » appliquées à l'action sociale.

Parlant de la prière, la contemplation consiste à situer Jésus, l'autre, comme protagoniste de cette prière. La matière de la prière ce ne sont pas les pensées, les

<sup>4</sup>Benjamín González Buelta sj, *op. cit.*, p 148.

besoins ou les préoccupations de celui qui prie, mais la personne de Jésus, un fait de sa vie, quelques-unes de ses paroles, un geste. Contempler, c'est en premier lieu « voir », « entendre », « regarder » au dehors. Celui qui prie se place, non au centre de la scène, mais plutôt comme un spectateur passionné, intéressé, mais discret. Le centre de la contemplation est toujours une autre personne et très particulièrement la personne de Jésus.

Agir de façon contemplative, travailler de façon contemplative, c'est situer l'autre au centre de ma vision, de mon intérêt, de mon action. Pour qu'il en soit ainsi, il faut observation, regard, écoute. Prier et agir de façon contemplative exigent de se situer face à la vie de l'autre et dans mon travail être là d'une manière proche mais discrète, de façon à pouvoir l'observer sans qu'il se sente envahi dans son naturel et donc garde sa spontanéité, sa liberté. Agir de façon contemplative suppose que ce n'est pas moi qui occupe la scène et moins encore son centre, mais que je me situe là, de telle manière que l'autre personne soit effectivement protagoniste.

Contempler est en second lieu un exercice d'attention et d'attention aux détails. Simone Weil disait que « l'attention totalement pure et sans mélange est prière ». Il semble qu'une attention de ce type exclue la distance et la hâte ; de loin et rapidement on capte difficilement les détails. Et ce qui intéresse celui qui aime, ce sont justement les détails ; car ce sont les détails qui conduisent au cœur, qui alimentent l'amour.

Attention et attention au détail, c'est essentiel dans l'action sociale. Justement en raison de la fragilité des personnes pour lesquelles on travaille, c'est une tâche dans laquelle le plus petit détail peut selon les occasions, soulever ou enfoncer, briser ou restaurer. Attention signifie ne pas se hâter et s'exercer à la patience, parce que évidemment on ne capte pas les détails au premier coup d'œil. Il faut parfois beaucoup d'attention pour trouver, au milieu d'une existence brisée, ce détail de vie qui permet de maintenir un processus ; et il faut aussi beaucoup de patience pour capter cette petite avancée, ce détail d'avancée qui nous ouvre à l'espérance au milieu de tant de frustration, d'échec et d'impuissance.

Contempler c'est se laisser toucher par ce que l'on contemple. Cela suppose une certaine passivité : laisser ce que j'ai devant moi frapper ma conscience et mon cœur de sa propre force, plutôt que de projeter mes schémas déjà élaborés. Parce que si plutôt que de me laisser toucher par ce qui vient du dehors, je projette ce que je porte au-dedans, il arrive, comme cela se produit si souvent dans la vie, que je finis par voir, non ce qu'il y a réellement, mais ce que je veux voir et je n'entends pas réellement ce qui se dit, mais ce que je veux écouter.

Je crois qu'il est nécessaire de nous laisser toucher pour pouvoir aider d'autres personnes, là où sont leurs besoins réels et non en ce que nous avons pensé ou décidé de leurs nécessités. Comment est-ce que je peux réellement servir, si je ne me laisse pas toucher par le besoin de l'autre ? Quand je ne me laisse pas toucher par la vie et la situation de l'autre, je cours le risque de bien accomplir les

***Agir de façon  
contemplative,  
travailler de façon  
contemplative, c'est  
situer l'autre au  
centre de ma vision,  
de mon intérêt, de  
mon action***

démarches de rigueur que requiert ma tâche ou de supposer que n'importe quoi est service, du moment que c'est coûteux ou précieux en soi et que je crois devoir ou vouloir faire.

Nous disons que se laisser toucher, c'est au sens propre du mot, se laisser frapper. Et les coups font mal et laissent étourdis et de plus, on les reçoit très difficilement quand celui qui nous frappe est quelqu'un de plus petit et de plus faible que nous. Nous ne nous laisserons pas toucher si nous ne voyons pas clairement l'importance et la dignité de ceux que nous voulons servir. De bons compagnons et un bon climat institutionnel quand on travaille en institution, aident beaucoup à mieux recevoir des coups qui, avec douleur et peut-être avec honte, nous resituent dans la dynamique du service authentique.

Finalement, contempler c'est laisser entrer en contact, en contagion des sensibilités distinctes. C'est simplement rester ensemble longtemps et ce rester ensemble n'est jamais inoffensif. Cette approche des sensibilités est déterminante dans l'approche des personnes et dans le fait de dire et de proposer quelque chose qui soit réellement significatif pour l'autre.

Très souvent la plus grande distance entre nous et les personnes que nous voulons aider est la distance qui existe entre nos sensibilités. C'est cette distance qui nous éloigne le plus des personnes que nous voulons aider, ou qui rend plus difficile que nous comprenions ou éprouvions de l'empathie au-delà des différences d'âge, de culture et d'histoire qui en définitive se résolvent en bonne partie dans cette différence de sensibilités. Si souvent, nous aimerions pouvoir sauter au-dessus des distances et construire les ponts que le cœur désire mais que les gestes et les paroles ne savent pas édifier. Cette impuissance ressentie est une invitation à « contempler » plus encore, à passer davantage de temps ensemble. Temps apparemment inutile, sans objectif, sans résultat ; au prix de tant d'inconforts intérieures et extérieures, de la même façon que au début nous avons expérimenté et dominé aussi tant de désirs d'aller vite et qui en fait ne sont que des désirs de fuir des situations que nous ne contrôlons pas ou dans lesquelles nous nous sentons mal à l'aise.

***L'envie d'aller vite est l'envie d'échapper à ce que nous ne contrôlons pas***

### 3. Disponibles pour choisir

Rendre efficaces l'amour et le pari pour l'autre, le faire de façon concrète et quotidienne exige de prendre des décisions et pour prendre des décisions il faut décider. Dans le contexte de notre réflexion, décider c'est choisir, bien sûr pas seulement entre le bien et le mal (car là il n'y a pas d'alternative possible pour une personne honnête) mais aussi entre des choses bonnes en elles-mêmes ou au moins indifférentes. Dans l'action sociale comme dans la vie elle-même, concrétiser, rendre quotidiennes les options de fond demande de faire beaucoup de petits choix, et c'est dans ces choix quotidiens que l'on juge de la vérité, de la cohérence et de l'efficacité de nos options fondamentales.

Le domaine des choix est très vaste : le quoi ?, le avec qui ?, les comment ?, les limites ?, le jusqu'où ? et jusqu'à quand ?... Quand nous nous situons dans la vie

avec plus d'humanité, plus de hauteur de vues, peut-être nous est-il plus difficile de choisir, parce que ce n'est pas tout qui sert, qui aide, qui est acceptable. C'est pour cela que dans certains cas il est si difficile de choisir dans l'action sociale : parce que se heurtent ou paraissent se heurter au premier abord, la hauteur de vues et la mise en œuvre avec les limites et l'ambiguïté des médiations qu'il faut choisir et utiliser. Il me vient à l'esprit en ce moment même, une quantité de tensions qui rendent le choix difficile à ceux qui recherchent la plus grande honnêteté possible, personnelle et institutionnelle dans l'action sociale : tension entre la pureté d'intention et l'ambiguïté des médiations, tension entre la générosité des désirs et la limite des possibilités, tension entre l'importance des propositions et la limite des ressources, tension entre les moyens que l'on voit clairement nécessaires de mettre en jeu et le prix à y mettre, tension entre l'urgence des choses et les rythmes possibles... et tant d'autres !

Une spiritualité de l'action sociale doit donc être une spiritualité qui aide le sujet à choisir, qui le rende capable de faire le choix, qui le laisse affectivement disponible pour choisir. En termes classiques du langage de la spiritualité, nous dirions que ce qui aidera beaucoup celui qui est dans l'action sociale, c'est une spiritualité de « discernement ». Dans l'action sociale nous avons besoin d'une spiritualité qui nous rende « disponibles » pour choisir.

Je donne un triple sens au mot « disponible ». En premier lieu, est disponible pour choisir la personne consciente qu'elle doit le faire, qui y est disposée, qui a une attitude active, impliquée, personnelle, pour ce qu'elle a entre les mains ; qui ne se bloque pas devant le fait de prendre des décisions, qui n'attend pas qu'on lui donne tout et tout fait, qui sait que formules et recettes ont une portée très limitée et qui ne durera pas. Mais je donne aussi au mot « disponible » deux autres sens : disponible dans la mesure où la personne jouit d'une capacité affective et effective pour choisir. Dit en termes communs, est « disponible » pour choisir la personne qui veut, peut et sait le faire. Dit en termes ignatiens : il y a un « sujet » pour choisir et ce « sujet » a une « méthode » pour choisir, il connaît et manie de façon adéquate les procédés, les temps et les dynamiques de l'élection. Arrêtons-nous maintenant sur ces deux derniers aspects de la « disponibilité » pour choisir. Bien les utiliser est la tâche de la spiritualité.

***Est « disponible »  
pour choisir qui  
veut, peut et sait  
le faire***

« Choisir » dans le sens où nous en parlons ici, est une tâche ni banale, ni facile et pour cela elle requiert ce que, à la manière ignatienne, nous appelons un « sujet », une personne ayant des capacités de base pour le faire, avec un minimum de maturité personnelle et spirituelle pour le faire. Saint Ignace est conscient de cette nécessité à tel point qu'une bonne partie de ses *Exercices Spirituels* visent à rendre le sujet capable de faire une bonne élection, un bon choix.

Pour choisir de façon appropriée dans un contexte où il y a une multiplicité de propositions et de points de vue et un fort sens de relativité les concernant, il faut d'abord que la personne ait bien enracinées dans son cœur les options fondamentales à partir desquelles elle fait son choix, les objectifs ultimes qu'elle veut atteindre et, suffisamment explicités et assimilés, les critères de base qui limitent le

champ de son choix (qui n'est pas infini). Cela permet que ce soit vraiment la personne qui choisisse effectivement, indépendamment de modes, pressions ou convenances momentanées. Cependant, même avec les intentions les meilleures et les objectifs étant théoriquement clairs, il faudra être constamment attentifs à la propre liberté intérieure dans le processus de la décision et de l'élection.

Nous avons tous l'expérience de tromperies et faussetés que nous nous disons à nous-mêmes quand des dynamiques d'égoïsme, de narcissisme, de compensation personnelle nous assaillent. Nous sommes alors capables de justifier l'injustifiable. C'est quelque chose que nous voyons mieux chez les autres qu'en nous-mêmes, mais rien ne nous permet de penser que nous sommes immunisés contre des dynamiques de recherche de nous-mêmes et de nos intérêts avant tout. Notre condition humaine est là et si vous insistez je vous dirai que ces mécanismes de recherche de soi-même sont davantage possibles et fréquents à mesure qu'augmente la dureté de notre action sociale ou quand se fait plus rare la reconnaissance et la gratification pour ce que nous faisons.

Nous savons aussi par expérience personnelle que le cœur humain a tendance à se fixer sur des choses et des personnes, à y trouver sa sécurité et en conséquence à les absolutiser jusqu'à les considérer incontestables ou intouchables. En définitive, il devient prisonnier de réalités qui sont, en elles-mêmes, limitées et secondaires, il perd sa liberté. Et faire un choix demande liberté pour choisir sincèrement ce qui m'aidera le plus moi-même ou ce qui aidera le plus l'autre. Choisir librement suppose choisir sans conditions préalables, étant disposé à laisser ce qui semble devoir être laissé, même ce qui m'a été plus utile à un certain moment. Cela exige parfois de renoncer à des sécurités, à des biens obtenus, à des affections bien précises ... et ce n'est pas facile à faire. Il est plus facile d'être « piégé » au moment du choix.

Choisir c'est souvent risquer, miser, s'affronter, entrer en conflit, remettre en question ce qui est établi, sortir de l'habituel et du socialement correct. Cela occasionne, habituellement, gêne, incommodité et même peur. Et la peur peut annuler la liberté et paralyser la prise de décisions.

En définitive être disponible, être affectivement et effectivement disponibles pour choisir, demande d'être un sujet libre. Liberté qui acquiert consistance et stabilité dans un cœur cimenté dans l'amour, le plus possible décentré de lui-même et centré sur ceux qu'il veut servir, fort devant les menaces et les dangers. Tout cela ne s'improvise pas et requiert un travail intérieur, du temps, une pédagogie et une thérapie de la liberté : il y a là une tâche indispensable pour n'importe quelle spiritualité et bien sûr aussi pour une spiritualité de ceux qui sont engagés dans l'action sociale.

Supposé cet élément premier et décisif de rendre possible et de soutenir un sujet capable de liberté pour choisir, la spiritualité peut également l'aider en lui procurant dans la mesure du possible, des instruments, des tactiques et des méthodes pouvant l'aider dans sa tâche.

***Être disponible,  
être affectivement  
et effectivement  
disponibles pour  
choisir, demande  
d'être un sujet libre***

La méthodologie ignatienne des Exercices offre divers instruments pour aider au discernement. Parmi eux nous trouvons des règles du discernement comme tel, un autre ensemble de règles qui sont l'application des mêmes règles de discernement à des situations concrètes de la vie quotidienne et enfin, un ensemble d'instruments aidant à la pratique quotidienne et/ou régulière du discernement et que Ignace appelle « examens ». Je crois que ce n'est pas ici le lieu d'un long commentaire sur tout cela et de plus ce matériel ne doit pas être ni le meilleur ni le seul pour aider à choisir ou discerner aujourd'hui. Je veux cependant noter brièvement deux intuitions importantes qui interviennent dans ce processus.

Dans notre vie quotidienne nous expérimentons de multiples sentiments, impressions, mouvements intérieurs, tandis que l'impact que produisent en nous les événements « extérieurs » est lui aussi varié. Apprendre à lire, interpréter et manier tout ce matériel et son sens est indispensable pour notre discernement, c'en est un élément de base. Seconde observation : pratiquer des formes quotidiennes de discernement, simples mais constantes, est une condition indispensable pour nous maintenir agiles et entraînés face à des processus de discernement plus compliqués et pour acquérir l'adresse et l'habileté qui feront de notre élection, non un processus cabalistique, mais un mouvement naturel de qui veut traduire dans le concret et le quotidien les grands idéaux auxquels nous aspirons dans l'engagement social.

#### 4. Avec l'esprit de force

La force est un des dons les plus caractéristiques de l'Esprit Saint pour la théologie catholique. Elle est également une des conditions les plus nécessaires dans l'« esprit » et dans l'« âme » de qui s'implique dans l'action sociale. Je préfère le nom de « force » à celui de « résistance » utilisé par d'autres compagnons et compagnes qui réfléchissent sur la spiritualité dans l'action sociale et cela, pour un double motif. D'abord parce que « force » me semble être un concept plus global qui permet d'englober, joint à la « résistance », tout un ensemble d'autres attitudes importantes. Secondement, pour partager quelques-unes des préventions actuelles face aux concepts de résistance et d'« identités de résistance », comme associés à intégrismes et fondamentalismes ou au moins à des attitudes d'une certaine intolérance et de peu de capacité d'écoute et de dialogue avec d'autres manières de voir et de se situer dans la vie<sup>5</sup>.

Nombreuses sont les difficultés que rencontre celui qui s'implique à fond dans l'action sociale. Les unes sont évidemment des difficultés inhérentes à tout effort et toute vie humaine qui prétend être assumée avec cohérence et responsabilité. D'autres cependant acquièrent une virulence particulière et se présentent plus fréquemment ou surviennent de façon plus agressive chez les personnes qui travaillent sur le terrain de l'action sociale.

Les origines et la nature de ces difficultés sont diverses. Quelques-unes proviennent de l'extérieur : qu'il s'agisse des résistances de la réalité propre face à

***La force est une des conditions les plus nécessaires dans l'« âme » de qui s'implique dans l'action sociale***

<sup>5</sup>Patxi Alvarez sj, *op. cit.*, ver pp. 8 y 12-14.

des initiatives de changement ou de modification, des puissants intérêts créés par ceux qui tirent profit de situations d'injustice, ou de la souffrance des autres, les limites et les manques de tout type de ces personnes blessées dans leur humanité et leur dignité, les mécanismes complexes qui apparaissent comme impossibles à démonter, le manque d'alternatives, ou encore le climat social contraire à notre engagement. D'autres difficultés et celles-là font particulièrement souffrir, proviennent du propre entourage de la personne : incompréhensions, manque d'appui dans les moments difficiles, jalousies et rivalités plus ou moins ouvertes ou cachées, abandon de compagnons et compagnes estimés, remises en question ou dévalorisations manifestes de ce que nous faisons et de ce que nous prétendons. Finalement, ne nous affectent pas moins les expériences intérieures d'impuissance, de découragement, d'échec après un grand effort, de ressentir indifférence ou dédain.

Pour tous ces motifs, l'esprit de force est important. Esprit qui se fait présent, de manière particulière, quand il y a union entre les compagnons : effectivement, l'union fait la force ; l'esprit d'équipe et de groupe donne force ; la communication et la coopération entre ceux qui visent des objectifs identiques compensent et équilibrent les difficultés personnelles. Je voudrais maintenant souligner, brièvement, quelques-unes des caractéristiques de cette force si nécessaire.

Le premier mot que j'associe à la force, c'est la patience : patience qui est beaucoup plus que supporter passivement ou attendre que l'averse passe. Patience avec les personnes que nous voulons aider, patience avec les processus de transformation et leur rythme, patience aussi envers nous-mêmes, comme accompagnateurs et promoteurs de ces processus. Nous ne pouvons pas nous permettre de renoncer à cause de notre anxiété pour obtenir des résultats ou de nos frustrations parce que nous ne les obtenons pas, ou ne les obtenons pas avec la rapidité que nous espérons. Patience qui signifie aussi ne pas être précipités dans nos jugements et nos estimations : nous nous sommes si souvent trompés en jugeant de façon précipitée ! Nous nous trompons souvent aussi quand nous voulons juger notre propre action : ni quand nous sommes satisfaits, nous avons aidé davantage, ni quand nous sommes moins satisfaits, nous avons moins aidé. La patience qui est, selon les mots de Dolores Aleixandre :

***Le premier  
mot que  
j'associe à la  
force, c'est la  
patience***

*... nous familiariser avec la « loi du long temps » de l'évangile qui tient compte de la lenteur avec laquelle le levain fermente la pâte ou avec laquelle la semence se fait un passage au travers de la terre<sup>6</sup>.*

La force est, aussi, le désir (je dis bien le désir) et la capacité de partager ou pour mieux dire, de « porter ensemble » tout cet ensemble, cette « suite » selon un mot ignatien, de souffrances les plus diverses (physiques, économiques, sociales, morales...) qu'affrontent les personnes que nous voulons aider. Et ce désir s'explique non par le masochisme mais par la vérité, la sincérité de notre proximité

<sup>6</sup>Dolores Aleixandre rscj, *Espiritualidad ignaciana y profetismo*, apport à l'ouvrage collectif *Tradición...*, p. 141.

et de notre engagement avec elles. St Ignace le formule dans les Exercices par une phrase très expressive : « douleur avec le Christ douloureux, déchirement avec le Christ déchiré (ES 203) : ce n'est pas la requête du masochiste, ni celle du kamikaze, c'est celle de qui aime profondément celui qui souffre et veut pour cela l'accompagner jusqu'où cela est possible. On ne suit pas impunément celui qui souffre violence, on ne sert pas jusqu'aux ultimes conséquences celui qui est dépouillé, sans souffrir des pertes soi-même.

Demeurer, persévérer, ne pas abandonner, sont des verbes à conjuguer dans le domaine de la force. Et une fois encore, la raison de ce « demeurer » et sa force authentique, ce n'est pas nous démontrer quoi que ce soit à nous-mêmes, ni présumer de rien face aux autres. Nous demeurons et persévérons parce que nous donnons la priorité à ceux que nous servons avant de nous la donner à nous-mêmes ; parce que nous prenons au sérieux leur douleur, l'injustice dont ils souffrent, leur dignité. Tout cela nous pèse davantage que nos désirs d'abandonner, que notre fatigue ou nos désirs de changer d'air.

Les paroles de Dolores Aleixandre me semblent très suggestives quand, dans une réflexion sur la « résistance », elle rappelle qu'une partie de la tâche de résistance est de rendre la personne forte et résistante, de prendre soin et de prendre soin de nous aussi dans toutes les dimensions, d'éviter non la fatigue, qui est inévitable, mais éviter de « se brûler », « se griller ». Dans ce « prendre soin de nous », entrent en jeu bien des éléments et aussi ceux que mentionne Dolores elle-même, avec bon sens et un certain humour :

*La résistance ajoute l'art de la sagesse à l'élan prophétique. Elle nous rappelle que, pour « que ne se corrompe pas le sujet » nous avons besoin de le soigner avec des doses censées d'humour, de bon sens, d'appui sur les amis, de lecture attentive de l'histoire d'hier, pour ne pas prendre trop au tragique celle d'aujourd'hui<sup>7</sup>.*

Nous avons parlé de patience, de compassion (de partager passion et souffrances), de permanence et persévérance, du soin du sujet ... Et, bien sûr, il faut ajouter à tout cela l'espérance, comme soutien de la force : cette confiance radicale en la promesse de Dieu et en la victoire du Christ, qui ouvre l'histoire humaine à un futur de justice que notre lutte de chaque jour anticipe et rend plus proche.

Je veux encore faire une dernière réflexion avant de terminer ce point. La force spirituelle dont nous avons parlé ne s'obtient pas à la force du poignet, elle n'est pas le fruit d'efforts volontaristes, d'une gymnastique ajoutée à notre travail de chaque jour. Non ; cette force spirituelle est aussi un don, une partie du don qui nous est fait avec notre appel et notre vocation. Un don que nous alimentons quand nous vivons la gratitude, quand sincèrement, nous voulons servir, quand nous nous trouvons face à face avec le frère ou la sœur, quand nous ouvrons notre cœur à la vie des pauvres, quand nous essayons d'être le plus honnêtes possible. Et aussi, et surtout, si nous nous laissons accompagner, si nous sommes capables de nous laisser aider par d'autres et faisons de la collaboration

***La force spirituelle  
ne s'obtient pas à  
la force du poignet,  
elle n'est pas le  
fruit d'efforts  
volontaristes***

<sup>7</sup>Dolores Aleixandre rscj, *op. cit.*, p. 141.

notre style d'action. C'est un don que l'on reçoit gratuitement, qui se fortifie dans l'exercice de l'amour et la coopération, qui se demande avec conviction et confiance au Seigneur, Lui qui nous promet et nous donne son Esprit (Lc 11, 13).

## 5. Gratuité

« Ta foi t'a sauvé ; va en paix ». Cette phrase que Jésus utilise souvent après beaucoup de ses actions et de ses signes sauveurs et libérateurs, est une parfaite synthèse de la gratuité qui doit être une caractéristique manifeste et nécessaire d'une action sociale qui veut, en vérité, construire de l'humanité. Les deux affirmations qui composent cette phrase font apparaître deux traits fondamentaux de cette gratuité : par rapport à Jésus lui-même, la non exigence d'aucune condition ou compensation pour son aide ; par rapport à la personne guérie, la valorisation et la mise en évidence de ses possibilités les plus profondes, l'affirmation en somme de sa dignité.

Il est important que nous approfondissions en nous aussi, les dimensions de cette gratuité qui confère dignité et qui donne à l'action sociale son authentique sceau d'humanité.

Dans un premier sens, celui auquel nous pensons d'abord, la gratuité c'est ne pas faire payer celui que nous aidons en compensation de notre aide. Autre chose est faire payer pour notre travail, ceux qui nous embauchent. Bien sûr nous ne parlons pas de nous faire payer en argent, mais par d'autres façons, moins « matérielles » mais non moins onéreuses, de gratification et qui ont à voir dans le fond, avec des compensations de type affectif. Il s'agit de ne pas se faire payer quand les choses vont bien, sous la forme de dépendances, fidélités, adhésions ou de silence, ni quand elles vont mal, sous forme de reproches, dévalorisation, déqualification, rancœurs ou ressentiments. Il y a gratuité, quand notre action n'est pas conditionnée par la réponse que nous recevons, mais par le besoin que nous avons détecté.

Au-delà de ce sens premier de ne pas se faire payer ni affectivement ni effectivement, la gratuité possède des profils de plus grande finesse. Elle consiste aussi à ne pas chercher, à ne pas obtenir des bénéfices ou avantages personnels de mon action sociale, sous forme de prestige, d'image, de mérites que je m'adjuge. Ne jamais traiter les personnes comme « ma propriété » : « mes pauvres », « mes gens », « mon groupe », m'attribuant des « exclusivités » que personne ne m'a données et qui peuvent même empêcher ou boycotter d'autres actions différentes et peut-être plus avantageuses que la mienne. Il s'agit de ne jamais substituer l'aide à la dignité ; le but d'une action sociale est d'aider sans amoindrir mais au contraire, renforçant la dignité de celui qui reçoit l'aide. Rien de ce que nous donnons n'a de valeur, mais au contraire devient pervers et nuisible, si nous le donnons en échange de la dignité.

Gratuité c'est aussi traiter avec la plus grande dignité possible, faire un effort pour souligner tout ce qu'il y a de bon et de positif chez les personnes, même si

***Il y a gratuité, quand  
notre action n'est pas  
conditionnée par la  
réponse que nous  
recevons, mais par le  
besoin que nous  
avons détecté***

elle apparaît peu et essayer toujours que notre action parte de là. Gratuité c'est souligner les possibilités, ouvrir des horizons et favoriser chez les personnes, pour indigentes qu'elles soient, tout ce qui favorise leur autonomie progressive ; gratuité c'est offrir un protagonisme effectif et diminuer au maximum les dépendances.

Partant d'une petite anecdote de la vie de St Ignace, José Ignacio González Faus fait une réflexion suggestive :

« ... dès qu'il arriva, il décida d'enseigner la doctrine chrétienne chaque jour aux enfants ; mais son frère s'y opposa, l'assurant que personne ne viendrait. Il répondit que un seul enfant lui suffisait (Autobiographie 88) ». Celui qui se contente ici avec un seul est le même qui écrira et proclamera de mille manières que le bien « plus il est universel », plus il est divin, et celui qui dans le cas des pauvres désirait plutôt qu'il n'en reste « pas même un ». Mais le sens de l'efficacité au niveau matériel, n'est absolument pas opposé à l'apparente inefficacité de la gratuité au plan spirituel, même si bien souvent, nous ne savons pas comment nous devons les mettre ensemble, ni quand c'est l'heure de chacune d'elle<sup>8</sup>.

Gratuité a quelque chose à voir avec liberté : la liberté que nous avons par rapport à nous-mêmes et la liberté que nous sommes capables de faire naître chez ceux qui nous approchent.

Nous arrivons à la conclusion de notre réflexion sur la 'spiritualité dans l'action sociale'. Je rappelle ce que j'ai dit au début : nous nous sommes centrés sur le sujet et sur les relations que ce dernier établit dans son action sociale ; nous n'avons pas considéré les tâches que, tant au niveau plus immédiat, qu'au niveau global, demanderait une spiritualité évangélique devant la situation de notre monde<sup>9</sup>.

Mais il me semble important de dire avant de terminer, que tout ce qui a été rappelé, suggéré, proposé au cours de cette réflexion n'est pas quelque chose d'« ajouté » à notre action sociale. Ce n'est pas quelque chose qu'il faut faire « en plus » et « en dehors » pour qu'elle soit valide ou lui donner du sens. Certainement pas. Ce que nous venons de proposer n'est pas autre chose qu'une manière d'être (peut-être l'unique ?) dans l'action sociale afin qu'elle amène tous ceux qui s'y impliquent à une plus grande humanité, quelque soit leur forme d'implication.

Original espagnol  
Traduit par Françoise Pernot

Darío Mollá Llácer SJ  
La Cenia 10  
46001 Valencia - ESPAGNE  
<darioalcoy@hotmail.com>

<sup>8</sup>José Ignacio González Faus sj, *De la pobreza a los pobres (Notes sur la trajectoire spirituelle d'Ignacio de Loyola)*, apport à l'ouvrage collectif *Tradición...*, p. 51.

<sup>9</sup>Dans ce sens voir, par exemple Esteban Velázquez Guerra sj, *Espiritualidad y compromiso social. Las comunidades espirituales y religiosas ante los grandes problemas que aquejan a la humanidad* : apport présenté lors du Forum Spirituel de Estella en juin 2006.